/BAL BIOG.

LA MAISON DE SANTÉ AU TEMPS DE BALZAC

Par M. le Dr J. VINCHON.

Vers 1840, les maisons de santé n'avaient pas fait de grands progrès depuis la fin du règne de Louis XVI. Frédéric Soulié nous a tracé le tableau de ce qu'elles étaient à cette époque dans un chapitre des « Français peints par eux-mêmes », précieux recueil de documents sur la France de la monarchie de juillet, qui fait l'ornement des vieilles bibliothèques de campagne, et mérite l'estime de bibliophiles quand ses planches, dessinées en grande partie par Gavarni sont d'un bon tirage.

Lorsque nous lisons les pages de ce chapitre, nos souvenirs se reportent d'eux-mêmes à la maison Vauquer du Père Goriot, « une des plus estimées pen-« sions bourgeoises du quartier latin, selon le pros-« pectus. Il y existait même une vue des plus agréa-« bles sur la vallée des Gobelins, et un joli jardin, « au bout duquel s'étendait une allée de tilleuls ». A vrai dire, le cadre de la maison de santé sous Louis-Philippe, était plus large. Elle occupait quelque vieil hôtel dans un quartier dédaigné par la mode, quelque ancienne maison d'une campagne déjà envahie par la banlieue : autour de l'habitation s'étendait un parc, dont des prospectus aussi vantaient l'agrément. Les plus renommées de ces maisons dataient de l'ancien Régime et Lenôtre nous a conservé leur nom et leur adresse dans « Vieilles Maisons, vieux Papiers. » C'étaient la maison du docteur Belhomme, en haut de la colline de Charonne, celles des demoiselles Douay et Lacour, à la Nouvelle France ; de la dame de Sainte-Colombe à

Picpus, du chirurgien Escourbiac, rue du Chemin-Vert, etc...

Les services généraux sont installés au rez-de-chaussée, dans les anciennes pièces de réception de l'Hôtel : il y a là la salle à manger, où malades, directrice et médecins se retrouvent en compagnie à l'heure des repas ; puis ce sont les salons, les parloirs, les cabinets médical et administratif. Les malades de qualité logent au premier étage dans les belles chambres. Les petites bourses ne peuvent prétendre qu'aux pièces situées sous les combles et séparées par des cloisons de fortune, ou bien aux locaux aménagés dans les communs.

Un entrepreneur de jardins entretient le parc à peu de frais : il est en grande partie laissé à l'abandon, mais les promeneurs goûtent quand même, le charme d'un bassin envahi par les mousses ou d'une statue brisée sous une charmille rendue à la liberté.

La porte franchie, une impression un peu triste saisit le visiteur, mais il paraît que les malades s'y accoutument vite. Les lambris contemporains de la Pompadour ou de Marie-Antoinette ont perdu beaucoup de leur éclat ; le mobilier est disparate et résume l'histoire des cinquante dernières années : une vignette des « Français » nous montre dans la salle à manger des chaises élégantes du Directoire, laquées de blanc, avec l'enroulement d'aimables volutes au haut de leurs dossiers, puis des sièges de l'Empire et pour compléter des meubles contemporains achetés au fur et à mesure des besoins. Le luxe est inconnu et le confort est relatif : une sévère économie règne dans toute la maison, dont l'atmosphère rappelle à la fois l'hôpital et le restaurant et où Frédéric Soulié, qui a le nez fin, distingue l'odeur de la quinine mêlée à celle du chou farci.

La directrice est une personne qui n'est plus jeune, mais a du être fort belle. Comme M^me^ Vauquer, née de Conflans, elle montre quelque usage du monde et trouve à l'occasion qu'elle peut avoir de l'esprit. Mais de sa position actuelle, elle a pris des habitudes

un peu rudes. On ne lui connaît ni mari, ni amant, bien qu'on suppose qu'elle n'a pas complètement renoncé à l'amour. Elle est seule, c'est sa force et en même temps sa faiblesse ; celle-ci n'est d'ailleurs que relative, et à l'occasion elle sait s'appuyer sur le médecin ou le préfet de police. Sa solitude lui est un moyen d'être respectée des uns, et pour les autres, de pouvoir recourir à une autre autorité plus vite que ne saurait le faire un homme. Dans son cabinet, nous la voyons, penchée sur les livres de comptes et les additions habiles alignent les chiffres des notes de pharmacie, au-dessous des prix de pension pour les relevés des prix du mois.

Le médecin, directeur est au second plan, sans doute pour ne rien perdre de son autorité par une vie trop familiale avec les pensionnaires. Peut-être, n'est-il, comme Belhomme, qu'un simple homme d'affaires qui sacrifie la science aux spéculations avantageuses !

Quant aux pensionnaires, ils vivent là mélangés, malades et détenus, car la maison de santé, comme l'ancienne Bastille, est aussi une dépendance de la prison. Si quelque débiteur insolvable s'ennuie à Clichy, vite il se découvre une maladie, et, aux frais du créancier se fait entretenir à la maison de santé : là, il ne se prive pas de commander des suppléments et de sabler le champagne en compagnie d'amis : après quelque temps de ce régime, il devient une vivante réplique de l'amusant dessin de Gavarni, dont on connaît la légende (1) : « Vous le voyez, le chagrin « ne maigrit pas ! et je donnerai un conseil à mes « créanciers dans leur intérêt : s'ils veulent me tirer « d'ici, qu'ils se hâtent, car on ne pourrait bientôt « plus me passer par la porte. » Ces détenus pour dettes voisinent avec des banqueroutiers, des faussaires, des condamnés pour affaires de mœurs ou adultères, tous gens que leurs relations influentes ont réussi à amener dans ce lieu pour y purger leur peine.

(1) Gavarni. — *Œuvres choisies*. Clichy. Paris, Hetzel, 1846.

Enfin c'est aussi un asile discret pour des couches clandestines, dont le secret assure le dénouement heureux de bien des romans.

Les malades sont atteints d'affections de toutes sortes. Les affections cutanées rebelles sont particulièrement estimées par la directrice et le médecin. Un riche baron allemand vient sa faire traiter pour une maladie de peau, que tous les confrères ont déclaré incurable : seul le praticien de la maison lui promet toujours sa guérison... pour le mois prochain ; mais son client ne connaît que le régime des longues beuveries et des bons repas et chaque excès ramène une rechute, suivie de l'ordonnance d'un nouveau pot de pommade pour des frictions. Les notes de pharmacie et sa pension sont considérables. Aussi est-il traité comme un hôte de marque.

Des « gastralgiques », des « poitrinaires », traînent leur dyspepsie ou leurs bronchites suivant le temps de leurs chambres au jardin. Des aliénés tranquilles amusent leurs compagnons de leurs excentricités, comme cet ancien préfet de l'Empire, mélancolique artérioscléreux, qui est tombé malade pour s'être mis dans une situation ridicule, en perdant sa perruque au cours d'une entreprise galante fort osée et finit par se tuer d'un coup de couteau.

Tout ce monde forme de petits groupes qui potinent sans cesse : des amitiés et des antipathies naissent et disparaissent en une heure. Un gentilhomme de vieille souche est souvent choqué par la grossièreté d'une voisine, bouchère volage, que son mari a fait enfermer là. Le baron à la dermatose rebelle ne peut se passer de la compagnie d'un maître-maçon, condamné pour faillite frauduleuse, qui partage ses petites fêtes. Tous se réconcilient sur le dos de pauvres aliénés. La maladie grave, la mort voisine, n'effraient pas ces blasés, qui n'interrompent pas pour si peu leurs deuils et leurs habitudes quotidiennes.

De temps à autre des réunions de famille viennent aider chacun à oublier sa misère : les « poitrinaires » ne sont pas les moins ardents au plaisir. S'ils sont

trop malades, ils se glissent dans un coin où inaperçus, ils jouissent à leur aise d'un dernier mirage.

Quant à la surveillance de l'autorité, elle est très relative; à cette époque les maisons réservées exclusivement aux aliénés sont fort rares et, seules, elles sont placées sous la surveillance du préfet de police et du procureur du roi de par la loi de 1838, résultat des efforts d'Esquirol. Dans la maison de santé dont nous parlons, l'autorité n'intervient guère qu'à l'occasion du placement d'un prévenu ou d'un condamné, ou lorsqu'un pensionnaire trop turbulent menace la tranquillité de l'établissement. C'est alors la directrice ou le médecin qui en appelle au préfet. Lenôtre dans l'ouvrage cité plus haut (1), nous en donne une preuve curieuse en rapportant l'histoire d'un gentilhomme interné en 1787 après un scandale dans un théâtre, puis interdit, et qui ne sortit de la maison de santé qu'en 1838. Il y avait été oublié et seul un hasard lui permit de retrouver un de ses parents, qui s'occupa de sa sortie.

Sans doute Frédéric Soulié, en reporter qui a trouvé une bonne piste, s'est-il un peu trop étendu sur certains développements pittoresques, mais l'ensemble de son tableau a une couleur de vérité qui mérite qu'il soit retenu. Les préceptes de l'hygiène moderne et la compétence de leurs directeurs ont complètement transformé la maison de santé d'aujourd'hui, mais les petites histoires journalières, les antipathies et les amitiés, aussi vite oubliées que nouées, sont toujours là pour nous prouver que le collaborateur des « Français » s'est bien documenté pour son article. A la vérité les bourgeois et les aristocrates malhonnêtes purgent maintenant leur peine à la prison, et les malades ne sont plus comme autrefois mêlés aux détenus ; pourtant de temps à autre, on peut rencontrer encore un condamné politique notoire, qui attire pendant quelques jours l'attention de la grande presse sur l'établissement du Doc-

(1) Lenotre. — *Vieilles maisons, vieux papiers.* Un Latude inconnu.

teur X... ou Y..., mais il ne courra pas à coup sur le risque d'être enfermé là pendant 50 ans.

Surveillance administrative discrète, mais constante, soins médicaux éclairés, ce sont là des conditions toutes modernes et qui font suivant le mot d'Esquirol en 1818, qu'à l'heure actuelle la maison de santé « entre les mains d'un médecin habile est l'agent thérapeutique le plus puissant contre les maladies mentales. »

DOCUMENTS

Deux lettres de Murger.

Personnelle.

Monsieur Charles MONSELET,
rédacteur du Journal *La Presse*,
131, rue Montmartre.

9 juin 1848.

Mon cher Monselet,

Je suis entré à l'Hôpital du Midi, où je suis la proie d'une foule de petites bêtes et de nombreux désagrémens, d'abord je ne puis pas me lever de mon lit et l'on ne me donne pas à manger, je crève la faim : soyez donc assez bon, mon cher ami, pour me venir voir dimanche prochain, de midi à deux heures, et si vous le pouvez, portez-moi du tabac à fumer, — pas beaucoup, — on ne le laisserait pas entrer et quelques sous, si cela se peut. Je vous demande pardon, mais je me livre à une oppression générale sur tous mes amis, apportez-moi aussi quelque chose à lire. Le drame de la vie de rétif, je vous en prie, venez dimanche. L'Hôpital du Midi est dans la rue Saint-Jacques, plus haut que le Val-de-Grâce, vous demanderez au parloir le n° 2 de la salle 5.

Je compte bien vous voir,
Tout à vous,
Henry MURGER.

Monsieur Charles D'Héricot,
45 ou 43 *bis*, rue de Vaugirard,

9 juin 48.

Mon cher Monsieur D'Héricot,

Vous êtes venu me voir à ce que j'ai appris, mais comme l'interne n'était pas là, vous n'avez pas pu entrer. Pour éviter des courses inutiles, jusqu'à ce que j'aie obtenu la permission de recevoir mes visites dans la salle où je suis, ne venez que le jeudi et le dimanche, jour d'entrée publique, vous irez au parloir et ferez demander le numéro 2 de la salle 5. Je m'ennuie à la mort dans le local où on ne me donne pour toute nourriture que deux soupes par jour, et quelles soupes. Je crève de faim et d'envie de fumer.

Je vous serais bien obligé si vous pouviez me faire passer quelques livres dans un paquet, où vous mettriez un peu de tabac à fumer et deux petits pains d'un sou (pas plus), vous pourriez faire mettre ce paquet chez le portier de mon habitation actuelle et on me le ferait parvenir. Il faudrait mettre mon adresse ainsi : M. Murger, salle 5, numéro 2. Si vous pouviez m'envoyer cela pour samedi, je serais bien heureux. Je compte vous voir dimanche, si vous n'aviez aucune partie projetée (mettez-moi la Dame de Montsorreau dans le paquet).

Je vous serre bien affectueusement la main et vous remercie d'avance,

Henry Murger.

Communiqué par M. le Dr E. Olivier.

Traduction d'un opuscule de Théodore Prodrome sur les incarnations successives de la matière.

Sous une forme anecdotique et concrète, le poète byzantin effleure, peut-être inconsciemment, le grand problème de la circulation de la matière à travers la chaîne des êtres.

Ce petit poème, qui comprend dix-huit examètres et pentamètres alternés, est écrit en style épique. Le Ptochoprodrome prodigue les épithètes sonores, il s'efforce de se hausser jusqu'au sublime et d'imiter la langue d'Homère, mais il n'y parvient assurément point ; en plus d'un passage même, il fait preuve de mauvais goût.

Voici un essai de traduction, aussi littérale que possible, de ce petit poème philosophique (1).

(1) Migne, dans la *Patrologie grecque* (vol. 133, col. 1416-1417), donne de cette pièce de vers une traduction latine fort infidèle, où fourmillent les omissions, les contre-sens et même les non-sens.